



Jean

C'est une photo ancienne que j'ai au fond d'un tiroir de mon bureau. On y voit un enfant de sept ou huit ans, assis à califourchon sur un banc adossé à des frondaisons. Juste devant lui, sont posés des jouets, de petits animaux, probablement en bois, des moutons, un chien, un cochon. Il porte des souliers vernis, des socquettes noires, une culotte courte, et une chemise à col marin. Il a les cheveux bouclés, assez longs, blonds ou châains clairs, difficile à dire avec certitude. Le regard est perdu dans le vague, un peu énigmatique, avec peut-être une légère moue ; une certaine tristesse semble en émaner. Au dos de cette photo, écrit à la main : « Jean, 17 mai 1902 ».

J'avais trouvé cette photo au fond d'un vieux coffre, dans les combles de la maison de ma grand-mère Céleste, près de Nasbinals, en Aubrac. Veuve depuis des années, cette ancienne institutrice des Petites Sœurs de la Charité vivait là, dans un buron joliment aménagé, presque recluse, entourée de crucifix et d'images sulpiciennes, seule avec ses souvenirs. Je lui rendais visite aussi souvent que possible. Naturellement gaie et bienveillante, elle aimait toujours me raconter des histoires d'autrefois, et me demandait en retour des explications sur mon métier d'ingénieur à la SNCF.

Je me souviens très bien de son regard soudainement assombri devant cette photo oubliée que j'exhibai en lui demandant : « Grand-mère, est-ce que vous savez qui est ce Jean sur cette photo ? » Elle soupira, ferma les yeux un petit moment, et je crus déceler une certaine émotion.

« Jean, c'était mon frère cadet, âgé de quatre ans de moins que moi. Il était né en 1894, six ans après ta grand-tante Charlotte, paix à son âme.

-Mais je n'ai jamais entendu parler de ce grand-oncle Jean dans les repas de famille, ni en aucune circonstance...

-C'est vrai que le souvenir de Jean a été quelque peu occulté. Déjà sa naissance avait été difficile. Il avait fallu que le médecin se déplaçât à la maison. On craignait pour la vie de l'enfant, et peut-être un peu aussi pour celle de notre mère.

A la maison, tu comprends, il y avait déjà deux filles, alors l'arrivée d'un garçon avait été attendue par mon père, presque comme le Messie. C'était un important négociant en vins à Gaillac, adjoint au maire, et très bien introduit un peu partout. Une bonne famille comme on disait à l'époque. Il voulait surtout un garçon pour assurer sa succession quand il se retirerait des affaires. Et puis en grandissant, les choses, finalement, n'ont pas été plus simples.

Jean était d'un naturel très doux, assez réservé, et d'une grande sensibilité. Il adorait jouer avec ses sœurs. Son plus grand plaisir était d'essayer nos robes de petites filles, et de prendre des poses devant la glace. Quand notre père s'en rendait compte parfois, cela le mettait hors de lui ; il est même arrivé à Jean de recevoir le fouet pour cela. J'ai le souvenir de beaucoup de cris et de pleurs dans la maison, la vision de ma mère en prières, celle de mon père en colère.

Vers six ans, Jean est allé à l'école, à l'école de la République je précise, et au grand dam de ma mère, mais mon père y tenait, au vu de ses responsabilités, disait-il. Là non plus, Jean n'eut pas la vie facile tous les jours. Les garçons de sa classe en avaient fait leur tête de turc, et le traitaient souvent de fillette. Il rentrait souvent en pleurant. Avec Charlotte nous faisons ce que nous pouvions pour le reconforter ».

Dehors le vent forcissait. Je pouvais apercevoir par la petite fenêtre, arrivant de l'ouest, de sombres nuages aux teintes noires ou violacées. Quelques gouttes, larmes célestes, vinrent s'écraser sur la vitre. Au loin, le hurlement d'un chien, presque un hullement, comme un lancinant reproche.

« Ma mère semblait s'en vouloir de quelque chose depuis la naissance de Jean. Elle parlait de malédiction divine, ne manquait aucun office, aucune procession et partait parfois en pèlerinage. Elle invitait souvent l'abbé Bonnefoy à la maison, ce qui avait le don d'agacer mon père. Mais que veux-tu, faire un beau mariage exige parfois de concéder des contreparties...

Je le revois encore, à l'étroit dans sa soutane, replet et satisfait, les doigts grasseyeux du chapon dégusté avec délectation, caresser la blonde chevelure de mon petit frère, arguant que Jean avait absolument toutes les dispositions pour faire un excellent enfant de cœur. Ce qu'il finit par obtenir, pour de trop nombreuses années... malgré les réticences évidentes et maintes fois répétées de Jean. Mais personne ne lui demandait jamais son avis.

En revanche l'abbé n'eut jamais l'agrément de mon père pour qu'il rentrât au Petit Séminaire. On avait pour lui de plus hautes ambitions. Il alla au lycée à Albi et fut le premier bachelier de la famille, puis à Toulouse, où il commença des études de Droit. Là non plus, il n'avait guère eu le choix.

Il était très introverti, et je suis presque certaine que j'étais sa seule confidente. Il m'avoua un jour qu'il aurait préféré devenir coiffeur que notaire ou avocat. Je pense qu'il n'était pas heureux. »

Le vent soufflait toujours, mais l'orage, colère du ciel, espérée et redoutée, se faisait attendre. Les rafales se jouaient de la porte mal jointive qui laissait passer les courants d'air en de longues et lugubres plaintes.

« Vint le moment du Conseil de Révision, un moment important pour tous les jeunes hommes en ce temps-là. Jean était alors un très beau garçon, aux traits fins, mais de taille gracile et de santé délicate. Je sais simplement que mon père dut intervenir en faisant jouer ses connaissances, pour qu'il ne fût pas réformé, ce qui eût jeté l'opprobre sur toute la famille.

La Grande Guerre éclata peu après, et il fut mobilisé comme tous les autres de sa classe. Au début, nous ne recevions pas souvent de nouvelles, le courrier était irrégulier, relu par la censure et fréquemment caviardé. Il nous disait souvent que la soupe était très bonne, que ses camarades étaient très gentils avec lui, qu'il y avait une très bonne ambiance dans sa compagnie, malgré le froid et la boue, et surtout les bombardements incessants.

Moi qui le connaissais intimement, je savais que l'excès de superlatifs trahissaient chez cette âme sensible une réalité différente, malgré la volonté de nous rassurer. »

Un éclair zébra le ciel, et un long moment plus tard, le tonnerre se fit entendre, mais une seule fois. L'orage passait apparemment à côté, mais toujours ces grosses gouttes éparses que semblait pleurer le ciel.

« Un matin de février 1915 nous reçûmes du facteur la terrible nouvelle. Il s'était porté volontaire lors d'une mission de reconnaissance nocturne dont il n'est jamais

revenu. En mai de cette année, un de ses camarades de régiment, un gars de Cestayrols, un certain Julien Fraysse, profita d'une permission pour nous rapporter quelques effets personnels qui avaient pu être récupérés. Il nous expliqua que quelques jours après sa disparition, lors d'un assaut, son cadavre avait été retrouvé, à moitié enterré dans un trou d'obus, et en partie mangé par les rats. C'est lui qui avait récupéré quelques photos, des lettres non envoyées, des poèmes aussi.

Il nous expliqua, avec ses mots de paysan, un peu gêné, que le quotidien de Jean n'avait pas été facile.

« Vous savez, comme c'était le seul à ne pas porter de moustache de tout le bataillon, quelquefois, on s'est un peu moqué de lui, mais c'était pas méchant. Il était un peu délicat, mais avec ça...gentil comme tout avec tout le monde. Au fond c'était un bon camarade, et il a toujours voulu montrer qu'il était courageux, autant que les autres. C'est pour cela qu'il s'est porté volontaire, cette nuit-là, sur une mission où personne ne l'était... » nous dit-il, tortillant son béret entre ses grosses mains calleuses.

Ma mère d'un naturel mélancolique, ne s'en remit jamais et sombra complètement dans la bigoterie. Je me rappelle aussi de mon père répétant à l'envie : « Au moins, il est mort pour la France ».

Après la guerre, tout le monde voulut vivre à nouveau et oublier l'indicible. Ta grand-tante Charlotte fit elle aussi un beau mariage, avec le fils Cavaignac, une des plus belles fortunes viticoles du coin, récemment enrichie. Il faut dire que la guerre était passée par là, et qu'il avait fallu, pour donner du courage à nos garçons, faire « pisser la vigne ». Et moi, étant la cadette, il m'avait été permis de faire quelques études et de devenir institutrice, comme tu sais.

Vois-tu mon garçon, à cette époque, il y avait des choses dont on ne parlait pas, mais il semble que, peut-être, les temps changent...

S'il te plaît, ne me pose plus de questions à ce sujet. Tu peux garder la photo si tu veux. On dirait que le vent se calme, tout à l'heure il soufflait si fort que je croyais par moment entendre, venant de la Domerie, la cloche des perdus, qui est pourtant à plusieurs kilomètres. Allons, la soupe est chaude, il est temps de passer à table. ».

Les temps changeaient en effet, mais point trop rapidement. Enfin, voyons, il faut savoir rester raisonnable, tout de même... Nous étions le 29 mai 1968, et le lendemain, le Général de Gaulle prenait la parole à la radio. Fustigeant la chienlit, il annonçait la dissolution de l'Assemblée Nationale et de nouvelles élections. Quelques semaines plus tard, une vague bleue horizon signalait avec le début de l'été, la fin d'une aurore échevelée et quelque peu rougeoyante. Ce joli mois de mai avait cependant semé des graines dont la germination porterait la promesse d'aubes nouvelles.

Je revis ma grand-mère un an plus tard, un peu avant sa mort. Parmi le flot des dernières paroles de quelqu'un qui sent sa fin approcher, je n'oublierai jamais celle-ci :

« Tu sais Christian, elle est bien triste l'histoire que je t'ai racontée à propos de mon petit frère. Je ne te l'ai pas dit l'année dernière, quand tu m'as montré sa photo, mais quand il est né... je l'ai appris des années après par ma mère... il avait été difficile de savoir... si c'était ...un garçon... ou une fille. Mais tu sais, en ce temps-là...De toutes façons, pour notre père, la question a été vite tranchée.

Vraiment aujourd'hui quand je pense à tout ce qu'a souffert ce pauvre enfant, j'en suis persuadé, que Dieu me pardonne, mais il aurait dû s'appeler Jeanne ».